



LIDIA YUKNAVITCH
LE ROMAN
DE JEANNE

DENOËL



Le Roman de Jeanne

DU MÊME AUTEUR

Dora la dingue, Denoël, 2013. 10-18, 2015

La Mécanique des fluides, Denoël, 2014. 10-18, 2016

Lidia Yuknavitch

Le Roman de Jeanne

roman

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Simon Kroeger

DENOËL

Titre original :
The Book of Joan
Éditeur original :
HaperCollins Publishers, New York
© Lidia Yuknavitch, 2017

Et pour la traduction française :
© Éditions Denoël, 2018

Pour Brigid.

« Nous sommes tous des créatures des étoiles. »

Doris LESSING

« L'hétérosexualité est dangereuse, c'est là qu'on est tenté d'atteindre à la dualité parfaite du désir. Dans l'hétérosexualité il n'y a pas de solution. »

Marguerite DURAS

« Faites attention aux histoires que vous vous racontez sur la beauté, sur l'altérité. Choisissez bien celles qui "compteront" pour vous. Leurs conséquences feront frémir la planète. »

L'Apocalypse selon Jeanne

LIVRE PREMIER

PROLOGUE

Des centaines de milliers d'années avant que l'astéroïde Chicxulub ne vienne rayer les dinosaures de la surface du globe, une période d'éruptions a commencé dans le Decan, une région du sous-continent indien. Les volcans s'y sont mis à vomir du soufre et du dioxyde de carbone, empoisonnant l'atmosphère et déstabilisant les écosystèmes.

Les dinosaures — tout comme la plupart des autres créatures — étaient donc déjà à l'agonie quand l'astéroïde a percuté la planète.

Les volcans ont bouleversé l'environnement. Noirci le ciel. Gravé la mort dans l'histoire du monde. Réécrit sa géographie. Pourtant, la Terre a pu renaître de ses cendres, et ce n'était pas par miracle, non : les organismes vivants étaient simplement trop tenaces. Ils ont refusé de baisser les bras.

Oui, la vie a fini par resurgir, comme elle le fait toujours. Des profondeurs de l'océan, du lit des rivières, des biosphères secrètes enfouies dans d'épais tombeaux de

glace, de tous ces mondes parallèles, cachés sur Terre, dont la diversité et l'étrangeté n'ont d'égaux que celles de l'espace intersidéral.

Bien plus tard, un nouveau géocataclysme de cette envergure a eu lieu... mais celui-là était tout sauf accidentel.

Brûler est un art.

Après avoir retiré ma chemise, je m'avance vers la table où j'ai disposé mes outils, bien alignés. Je me badigeonne le torse et les épaules d'alcool de synthèse. Mon corps d'albâtre se découpe sur le noir de l'espace, où nous flottons dans une station orbitale. Le CIEL.

La fenêtre occupe tout un mur de la pièce, et je reste hypnotisée un instant par les volutes colorées d'une lointaine nébuleuse. Un spectacle devant lequel le mot « grandiose » semble dérisoire. Ce qu'il nous faudrait, c'est une nouvelle langue pour aller avec nos nouveaux corps !

Je vois aussi une grosse boule de poussière mourante. La Terre, où nous vivions autrefois. Une vague tache aux tons sépia. Je crois qu'ils sont en 2049, là-bas.

Perchée au coin de la fenêtre, une fougère attire mon regard. Ou plutôt, une pauvre chose rabougrie qui a autrefois été une fougère. Il n'en reste plus qu'une tige voûtée, flanquée de quelques lamentables frondes verdâtres, qui pend comme la queue d'un vieux coq décharné. Je

n'ai jamais eu la main verte, même du temps où je vivais encore sur Terre, et la fougère ne survit que par la grâce d'une photosynthèse entièrement artificielle : si elle absorbait tout le soleil que la station reçoit, sans couche d'ozone protectrice, elle mourrait instantanément. Les éruptions solaires nous bombardent quotidiennement de radiations, malgré la protection de notre soi-disant « environnement technologique supérieur ».

Cela fait longtemps que je n'ai pas vu le CIEL de l'extérieur, mais dans mon souvenir il ressemble à une main spectrale aux doigts surnuméraires. Un tas de ferraille qui flotte dans l'espace. Et nous, des rats de laboratoire. Assez loin du Soleil pour être dans la zone habitable, mais également assez près pour que la moindre fausse manœuvre nous réduise en cendres. Nous et notre station artificielle sans amarres. Nous et notre empereur vociférant, Jean de Men, enchaîné au gouvernail. Nous, les reliquats de la vie terrestre. Réfugiés dans le CIEL, un assemblage de vieilles stations spatiales et de modules de recherche hissés en orbite par des complexes militaro-industriels depuis longtemps disparus. Nous, qui sommes plusieurs milliers à vivre ici et qui venons de centaines de pays également disparus. Nous, les anciens membres des classes dirigeantes. Quant à la Terre, c'est cette boule moribonde à laquelle le CIEL arrache et aspire des ressources par d'invisibles cordons ombilicaux. Les aéroducts. Un nom qui ferait presque rêver.

Comme toute la matière végétale dans le CIEL, la malheureuse fougère est un clone. Moi non, mais je n'en mène

pas large pour autant. On nous l'a répété mille fois : « Les bouleversements de la couche d'ozone, de l'atmosphère et des champs magnétiques ont causé des bouleversements morphologiques. » Et comment. Les membres des classes dirigeantes sont devenus des créatures grotesques, qui survivent en suçant les mamelles de la planète tels des porcelets goulus. Pendant ce temps, les faibles — heureux soient-ils ! — ont eu la Terre en héritage, comme promis. En reste-t-il d'ailleurs à la surface, de ces faibles ? Combien ? Je pousse un soupir si gros que je le vois presque quitter mes lèvres. L'air du CIEL est épais, quasi palpable.

Une chanson me trotte dans la tête, mais je n'arrive pas à retrouver d'où elle vient. La mélodie est aussi obsédante qu'insaisissable, les notes précises m'échappent comme autant de débris spatiaux. Parfois j'ai peur de devenir folle, mais je me ravise : la folie serait le moindre de mes soucis.

Aujourd'hui, c'est mon anniversaire. Des bribes de la chanson fantôme hantent mon corps, m'envahissent en fanfare avant de se retirer aussitôt. Le bruit inonde mes oreilles, ma tête tout entière, fait vibrer mes os jusqu'à la moelle, puis plus rien. Ce n'est pas un anniversaire comme les autres, puisque c'est aujourd'hui que commence ma dernière année avant mon ascension. J'ai quarante-neuf ans, je me fais trop vieille, je suis un fardeau pour notre petit monde où tout est rationné. Les autorités du CIEL autorisent parfois les ascendants à organiser un grand spectacle pour leur départ, mais une fois qu'on est mort, on est mort, peu importe quand on a vécu. Je me souviens

qu'à une époque, dans les premières années de la station, nous pensions qu'en montant au CIEL nous passions dans un plan d'existence supérieur. Il ne s'agissait pas seulement de se réfugier en orbite pour fuir une planète assassinée, mais également de vivre une évolution mentale et spirituelle. Aujourd'hui encore, je trouve cela absurde que la philosophie, la théologie et les découvertes scientifiques dont l'humanité est si fière aient toutes le même point de départ: un regard songeur tourné vers le firmament. Tous les animaux de la création — du moucheron à l'homme — observent le ciel. Que doit-on en conclure? Et si ce n'était qu'un instinct primaire?

Depuis, j'ai compris que l'empire de Jean de Men ne peut simplement pas tous nous entretenir, à moins que nous ne continuions indéfiniment à dénicher de nouvelles ressources cachées sur Terre... ou que nous ne parvenions à transcender ces besoins vulgaires que sont l'eau et la nourriture. À notre mort, notre carcasse peut être recyclée pour en extraire le liquide: c'est l'une des merveilles technologiques que nous avons inventées dans le CIEL. De l'eau pure à partir d'un cadavre. Le processus n'est cependant pas encore au point. Pour l'instant, les ingénieurs peuvent tirer environ cinquante litres — soit une ration de survie de vingt jours — d'un cadavre frais.

Personne ne sait si nos chances de survie vont s'améliorer et, si oui, à quelle vitesse. En tout cas, nos savants ont testé les combinaisons spatiales, le recyclage d'urine, les techniques de respiration... Seul résultat, une vague de morts, empoisonnés par des biotoxines. Faute de mieux,

nous continuons donc de téter le corps malade de notre Terre nourricière jusqu'à l'assécher totalement.

J'échange un long regard avec la fougère. Quand je suis arrivée ici, à quatorze ans, j'étais dans les affres d'un chagrin d'amour ou, du moins, d'un chagrin d'hormones. Aujourd'hui j'ai quarante-neuf ans, mon avant-dernière année s'achève. Les rares hormones qu'il reste aux habitants du CIEL sont en hibernation, elles attendent pour se réveiller que nous entrons dans une ère plus propice. À moins que notre espèce n'adopte la reproduction asexuée. Je pense que c'est ce qui arrivera, ou peut-être que je le souhaite. Un souhait désespéré. Ma gorge se noue. Il n'y a aucune naissance dans le CIEL, les habitants les plus jeunes ont la vingtaine. Et ensuite ? Qui sait ce qu'il adviendra de nous.

Voici ma chambre, aux murs couverts d'élégants panneaux d'ardoise bleutée. Un matelas en mousse à mémoire de forme posé sur un bloc de métal, un bureau monobloc, quelques chaises métalliques, un réduit cylindrique servant à la douche et à l'évacuation des excréments organiques. Ce qui frappe tout de suite, quand on entre, c'est la fenêtre qui occupe tout le mur du fond et par laquelle on voit l'espace, le néant. Le revêtement protecteur dont elle est couverte nous fait oublier que le Soleil pourrait à tout moment nous englober vivants, ou qu'un trou noir pourrait nous attraper par surprise comme un enfant jouant à cache-cache.

Voici ma maison : le CIEL. Une maison dans l'espace, maintenant que je n'ai plus de maison sur Terre.

Je vis seule dans mes quartiers. Mais il y a d'autres gens dans le CIEL, bien sûr. Autrefois, j'avais même un mari. Ce concept n'est plus maintenant qu'un mot vide de sens, tout comme « maison », « Terre », « pays » ou « identité ». Peut-être que toutes nos expériences ne sont finalement que des suites de mots.

Je chuchote un ordre à l'air poisseux dans lequel je baigne : « Enregistrement. » C'est comme cela qu'on priait, dans le temps.

« Audio-visio-sensoriel ? » La voix ressemble vaguement à celle de ma mère. *Mère*, voilà un autre mot et un autre concept relégués à l'oubli.

« Oui. »

À ma réponse, la pièce tout entière s'anime en bourdonnant et commence à enregistrer chaque geste, chaque mot.

Je tiens à m'offrir deux cadeaux d'anniversaire avant d'être expulsée de cette existence, transformée en poussière et en énergie. Le premier, c'est un récit historique. Oui, je sais bien qu'il ne déplacera probablement pas les foules. Mais on ne sait jamais. N'y a-t-il pas eu des œuvres mineures qui ont transformé leur époque ? De toute façon, peu m'importe le public, je suis dévorée par un désir bien humain : raconter ce qui s'est passé.

Mon deuxième cadeau est une leçon plus concrète. Je suis experte dans l'art de la griphe, cette nouvelle manière d'inscrire des histoires sur la peau. Je compte laisser derrière moi la somme de mes connaissances et de mon savoir-faire, et ma dernière griphe sera mon chef-d'œuvre.

Je finis d'appliquer les astringents sur ma peau, qui rosit